

Zeitschrift: Der Kreis : eine Monatsschrift = Le Cercle : revue mensuelle
Band: 16 (1948)
Heft: 6

Artikel: Proust
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-568772>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 30.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

plus à l'espace vital et à la nourriture nécessaires à une population trop nombreuse. Mais j'en reviens à mes moutons... frisés et pomponnés.

L'amour commence par le désir, que seuls peuvent allumer la beauté, la force, la santé, la nouveauté, le naturel, surtout le sex appeal naturel. Pas n'est besoin, bien entendu, de trouver toutes ces qualités réunies pour devenir amoureux; le naturel, la simplicité suffisent amplement. A nous de former moralement l'ami choisi souvent pour son seul physique heureux, de le modeler à notre image, selon notre cœur et notre esprit, quand ceux-ci sont haut placés et dignes d'une si noble tâche. N'y a-t-il pas en chacun de nous quelque chose d'un père autant que d'un amant? Ainsi, en amitié selon notre évangile, peu importe blonds ou bruns, jeunes ou moins jeunes, petits ou grands, riches ou pauvres, licenciés ou primaires, Latins ou Germains, adoreurs de S. Jean ou Vichnou; mais foin de ces hermaphrodites compromettants, qui sont à notre „corporation“ ce que les drapeaux sont aux cortèges, des tire-l'oeil. Laissons aux vraies femmes les petits moyens habituels dont elles usent pour conquérir, bien mal, leurs hommes barbus. Tandis que nous autres, soi-disant contre-nature, mais en réalité gourmets des sens et détenteurs d'une recette d'amour vieille comme le monde, qui a fait ses preuves et qui continuera à les faire en dépit des condamnations et de la réprobation universelle, nous n'aurons jamais d'autre idéal sexuel qu'un être comme tous les êtres, un mâle vraiment mâle, tel que mère Nature l'a fait, sans le secours d'aucun institut de beauté ni de danse.

Tant pis pour nos trop nombreuses petites folles, qui resteront vieilles filles ... et tant pis également pour les myopes à lunettes. Bichon.

PROUST¹

Notre Revue se devait de rendre un hommage particulier à cet artiste étonnant, parfait clinicien des sentiments presque insoupçonnés du tréfonds humain, qui fut incontestablement des „nôtres“ et surtout qui osa le premier traiter ouvertement en littérature le sujet de la sodomie. Un Proust, si snob fut-il, un Verlaine, un Rimbaud sont avec nombre d'autres, les princes de „notre“ aristocratie; l'on ne saurait donc trop honorer leur rayonnante noblesse, aussi véritablement grande que méritée. Quoique dise le commun des sots, nous n'avons pas que des „frères“ sur les bancs d'infamie; nous en avons également qui sont aimés — et comment! — des Muses et des Grâces. (Red.)

J'avais vingt ans quand, pour la première fois, j'ouvris un livre de Marcel Proust. L'Académie Goncourt venait de couronner „A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs“ — un titre dont les métaphores m'avaient infiniment plu. La guerre de 14 à 18 était à peine terminée; la jeunesse, lasse de mouvement et de bruit, se reprenait à lire, à lire volumes sur volumes; et les écrivains, délaissant le style bref et condensé des communiqués d'antan, se lançaient, voiles déployées, à l'assaut de nouveaux romans-fleuves, qui répondaient alors à un besoin d'évasion dans la lecture. Ainsi Proust, après avoir été longtemps méconnu, puis dédaigné et critiqué, perce que roman-

1) voir «Marcel Proust», de Léon Pierre-Quint de Nouvelle Revue Française, 1923, tome XX.

cier diffus et prolixes à l'infini de l'infini, sortit tout-à-coup de l'ombre et fut adopté d'abord par les snobs, puis l'élite, puis le grand public bourgeois. Encore ce dernier y mit-il le temps, vu sa nature méfiante. Moi-même je fus longtemps à ne pas pouvoir m'attacher à la lecture suivie de Proust, ni oser me prononcer sur lui. Quand on m'en parlait, je répondais que le fin du fin de Proust devait assurément m'échapper, à moi simple lecteur d'occasion, et que pour le reste je faisais confiance au bon goût de l'Académie Goncourt et surtout de Léon Daudet, parrain littéraire de notre héros. Et je continuais à réserver mon jugement, malgré les difficultés que j'avais à lire et à comprendre ces fameuses „Jeunes Filles en Fleurs“, si bien voilées sous la résille opaque d'un style à multiples facettes, à rebondissements perpétuels, à ramifications nombreuses, tel le delta d'un fleuve, à incidentes sur incidentes, et avec encore, par-dessus le marché, les subtilités d'une analyse d'un genre nouveau, analyse d'un cas de psychologie infiniment subtil et tout en profondeur. Toutes ces complications m'échappaient, me paraissaient sans issue. Pour moi, grand admirateur de Barrès, aux phrases courtes et parfaitement claires, compréhensibles à n'importe quel sot, le nouveau-venu dans l'arène des Lettres prenait l'aspect d'un égaré, d'un fou, d'un compliqué, d'un coupeur de cheveux en quatre sans beaucoup de goût. Jusqu'au jour où je perçus en lui comme un écho de mon vague à l'âme, où je crus deviner son secret humain, qui était aussi mon secret. Alors il m'intéressa d'abord comme romancier, puis comme écrivain. J'avais trouvé le couloir, la faille par où m'attaquer à ce géant abrupt de la chaîne des sommets inaccessibles aux simples amateurs. Mon oeil, tout-à-coup sympathisant, se mit à suivre plus aisément et même avec curiosité les subtilités imperceptibles de sa pensée dans les circonvolutions infinies de sa phrase, longue parfois de plusieurs pages. Dès ce jour — jour lointain — Proust eut un admirateur de plus, sans prétention mais sincère; il eut aussi un ami de plus, ce qui n'est jamais à dédaigner. Naturellement que je n'ai pas tout lu ce que Proust a écrit, cinq volumes à peine sur une vingtaine au total dont quinze pour les seuls „Temps perdu“ et „Temps retrouvé“. Mais je crois connaître ce qu'il a fait de mieux et de plus original: „A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs“, le premier „Du côté de chez Swann“ et les trois „Sodome et Gomorrhe“ — ces derniers à cause du titre et du sujet, cela va sans dire. Qu'on ne m'accuse cependant pas, après cet aveu, de parler de Proust sans le connaître suffisamment, de vouloir jouer au magister. Lire cinq Proust, même moins, n'est pas dans les cordes de tout un chacun; cela demande une attention, une patience, une volonté, une longueur de temps absolument rares. Et ceux qui en ont fait autant ne sont pas légion, je vous assure. On se contente généralement de parcourir Proust, on lit dix pages ici et quinze plus loin, on jette un rapide coup d'oeil à la fin du gros volume, qu'on se dépêche ensuite de refermer à tout jamais; ce qui ne nous empêche pas, dans la suite, de prétendre (sans rougir) qu'on a lu ledit roman, dont on connaît tout juste trente pages. Je me souviendrai longtemps d'un cours de littérature où le professeur, s'attaquant à Proust (le mot n'est pas trop fort), nous en fit deux lectures, devenues classiques, l'une de dix-huit pages, traitant d'une botte d'asperges sur une table, et l'autre de quatorze pages, évoquant le parfum d'une chambre. Ce que l'auteur trouvait à nous conter là-dessus est absolument inimaginable, ébouriffant, ahurissant; et si nouveau quand même, qu'on y prenait un plaisir

extrême. Les rapports de la jeunesse studieuse moderne avec Proust se limitent souvent à ces deux seules lectures faites en classe — ne vous en déplaise! Proust ne sera jamais que l'écrivain de l'élite, cette élite qui dispose de beaucoup de temps pour lire. Il intéressera également toujours les littéraires, les artistes, les psychologues, les professionnels, les étudiants, les curieux de cas spéciaux et rares, et naturellement aussi „nous“, sodomites, „nous les petits, nous les crevés, nous les sans grade“. Proust subit actuellement une éclipse, ce temps d'oubli limité qui frappe tout écrivain après sa mort. Son genre est trop contraire à la conception actuelle du roman, ses héros trop en dehors du cadre de nos héros modernes, pour que cet écrivain à microscope plaise à la jeunesse trépidante et pressée de nos jours. Il ne répond plus à un idéal nouveau, à un appel inconscient de la recherche éternelle du „moi“; il a cessé d'être le romancier „à paraître“. Mais son temps reviendra; et d'ici quinze ou vingt ans, je le vois parmi les classiques dont est faite la moelle de la littérature française, je le vois très bien dans la compagnie austère et choisie de Stendhal et de Mérimée, indifférent en esprit à l'approbation des foules, mais sensible à l'hommage raisonné de quelques „proustiens“ fidèles et sincères.

Marcel Proust est Parisien de la naissance à la mort, du bout des cheveux au bout des ongles, de toutes les fibres de son corps et de son âme d'esthète. „Proust“ n'est pas un pseudonyme d'artiste, mais son nom véritable. Né en juillet 1871, il est le fils du professeur Proust, hygiéniste célèbre. Sa „chère Maman“, née Weil, est juive, tandis que son „cher benêt“ (comme elle lui dit) est catholique, comme le père. L'enfance de Marcel fut heureuse et choyée, dans un milieu bourgeois et très fortuné. Mère et fils s'adorent littéralement — elle, fine et bonne, lui, hypersensible et délicat comme une orchidée précieuse. Il étudie à Condorcet, où pour la première fois, au milieu de ses condisciples, il est en contact avec tous les grands noms de l'armorial de France, qui évoquent à son imagination fertile des visions d'épopées historiques et de grandeurs royales. Plus tard, devenu familier du Faubourg Saint-Germain, il y recherchera les noms célèbres qui ont fait vibrer son cœur d'enfant. A neuf ans, il ressent une première crise d'asthme, ce mal dont il souffrira toute sa vie. Très jeune encore, beau comme un petit page de conte de fées, intelligent et de bonne éducation, il a des succès dans le monde, son milieu d'élection par excellence. La nature lui a refusé la naissance, mais elle lui a donné la fortune, cette grande fortune de ses parents, dont il peut user à loisir et qui lui permet de vivre selon son bon plaisir, en dandy, en snob, en boulevardier, en homme du monde pour qui seuls comptent les visites, les soirées, les fleurs rares, les lettres de politesse, le bon ton et les bonnes manières, l'élégance, la conversation raffinée, le protocole mondain, les détails de toilette, les bals, les invitations, les rencontres au Bois de Boulogne, les concerts de Pasedeloup, les premières de l'â divine Bartet, etc. etc. Sa vie s'écoule alors entre l'Etoile et le Faubourg. Notre jeune homme se complaît dans cette atmosphère de serre chaude et malsaine; il observe et se documente déjà, il interroge tant que sa conversation prend au naturel une forme interrogative, il enquête éternellement et note dans sa mémoire absolument prodigieuse (peut-être même sans savoir tout d'abord à quelle fin) les mille et un riens, les mille et une futilités du grand monde, en ce XIXème siècle finissant. Il a tant fréquenté les gens à particule, qu'il lit en eux à livre ouvert, qu'il de-

vine le ressort caché de leur mécanique secrète. Rien n'échappe à son oeil de myope, ni le degré d'inclinaison d'un salut, ni le ton d'une conversation, ni l'orgueil d'un fat titré, ni la satisfaction d'un décoré, ni la raison mystérieuse d'une réplique, ni la couleur d'une pochette, ni rien de ce qui peut émouvoir une marquise ou fâcher un comte. On ne saurait assez appuyer sur ces années que Proust consacre entièrement, en un temps où les fêtes étaient sa grande préoccupation, à son bien-aimé Faubourg Saint-Germain. Il aimait le monde à la folie, ne voyait de beau que lui, trouvait là sa seule raison de vivre. Il l'aimait tant, qu'il se désintéressait de tout ce qui n'était pas exclusivement mondain, de la politique, de la sociologie dont chacun se passionnait alors. Ce fut à peine si l'Affaire Dreyfus retint un moment son attention (de Dreyfusard, il faut le dire). Il était compliqué, disent les contemporains; sa politesse était exagérée, sa gratitude délirante; il avait le désir très féminin de vouloir plaire et charmer; il ne savait pas compter, comme tous les riches par héritage; son goût de faire des cadeaux, de donner des pourboires royaux est resté célèbre, au „Ritz“ en particulier. Sa nature absolument hors série ne pouvait rêver scène plus heureusement appropriée à son exubérance aristocratique, que ces salons parisiens d'autant plus légitimistes qu'on était en république, où les snobs abondaient et donnaient le ton. C'est dans cette faune humaine, comique à force d'étrangeté, que Proust puisa les éléments et les personnages de ses romans. A l'un il prend le nez, à l'autre la jambe, au troisième de fumer ou de cligner de l'oeil, à tous un détail, un travers, une manie, un rien dont il fait quelque chose, pour créer ensuite la multitude de ses héros grands et petits que, quinze volumes durant, il promènera et fera évoluer devant nous, aimer, maudire, danser, papoter, pleurer, sourire, tromper, jouir, mentir, écrire, manger, jouer de l'éventail, et tout, et tout. C'est ainsi qu'il donnera vie à ses marionnettes presque humaines, pour son plus grand plaisir et pour le nôtre. On a dit que „Swann“ (le seul de ses personnages universellement connu), c'est Proust lui-même, le „baron de Charlus“ (celui qui nous intéresse le plus, „nous“ autres), Robert de Montesquiou, l'écrivain „Bergotte“, Anatole France, le musicien „Vinteuil“, Debussy, le peintre „Elstri“, Monet, la grande „Berma“, Sarah Bernhardt, le capitaine „Saint-Loup“, Fénéon. Non, chacun de ces personnages est un amalgame de tout un tas de morceaux divers, pour être exclusivement tel homme ou telle femme connus ou inconnus. Proust n'a pas fait des romans à clefs, il n'a fait que des romans tout court, dont la matière a été prise dans le vif de ses rencontres journalières. Il n'a pas non plus fait des romans à thèses. Vouloir chercher entre les lignes quelque chose qui ne s'y trouve pas, est d'autant plus ridicule que Proust a déjà mis dans ses romans suffisamment d'impalpable et de transcendantal. Sous une forme rappelant les confessions ou les mémoires, ses livres sont l'image même de la bonne société entre 1890 et 1920. Mais n'anticipons pas.

Je n'étonnerai personne en disant que Proust eut des débuts difficiles. Echotier au „Figaro“, le romancier pointé déjà sous le journaliste mondain. Nul mieux que lui ne s'y connaît en fait de grands mariages à la „Madeleine“, de baptêmes princiers, de bals de bienfaisance au Faubourg, de vernissages. Toutes les portes lui sont ouvertes. En 1896, il publie un recueil d'essais ingénieux, les „Plaisirs et les Jours“. Suivent, en 1902, ses traductions de Ruskin (un vrai tour de force pour lui qui parle mal

l'anglais), et en 1904, la „Bible d'Amiens“. En 1906, „Sésame et les Lys“, et en 1913, d'amusants „Pastiches et Mélanges“ — en bloc, toute une littérature que personne ne lit plus. Et suprême élégance, il a alors un duel; deux balles sont échangées sans résultat. Son père meurt en 1903, sa mère en 1905; il ne lui reste qu'un frère, le docteur Robert Proust. Un déménagement l'occupe également alors, au point de lui créer mille soucis imaginaires pendant six mois au moins. „A vingt ans, Proust a de larges yeux noirs et brillants, aux paupières lourdes et tombantes un peu de côté; un regard d'une extrême douceur qui s'attache longuement à l'objet qu'il fixe; une voix plus douce encore, un peu essoufflée, un peu traînante, qui frôle l'affectation en l'évitant toujours; de longs cheveux noirs qui n'auront jamais un fil blanc. Mais c'est aux yeux qu'on revient, immenses et cernés de mauve, las, nostalgiques, extrêmement mobiles, semblant suivre la pensée secrète de celui qui parle. Un sourire continuel, amusé, accueillant, hésite puis se fixe immobile sur les lèvres. Il fait penser, malgré sa fine moustache noire, à un grand enfant indolent et trop perspicace. Que de séduction dans sa jeunesse! — nous dit Pierre-Quint. Mais à trente-cinq ans, c'est déjà un grand malade, contraint de délaisser peu à peu le monde, tout en gardant au fond du coeur l'espoir d'y revenir un jour.

Il entreprend alors son ouvrage capital qui, sous le nom général: „A la Recherche du Temps Perdu“, comprend „Du Côté de chez Swann“ (1913-17), „A l'Ombre des Jeunes Filles en Fleurs“ (1918), „Du Côté de Guermantes“ (1920—21), „Sodome et Gomorrhe“ (1924), „La Prisonnière“ (édité en 1924, après sa mort), „Albertine disparue“ (1925) et „Le Temps Retrouvé“ (1928). En 1927 parut également „des Chroniques et des Lettres“, intéressantes pour la compréhension de son oeuvre. Sous la forme d'un roman immense et capricieux, Proust a écrit en réalité des Mémoires à la Saint-Simon et des Essais à la Montaigne. Sa philosophie signifie que le „Temps perdu“ à observer avec une minutie extraordinaire les moeurs mondaines, il l'a „retrouvé“ en faisant de ses observations la matière artistique d'une fresque à perte de vue. Tel est le sens des titres de ses oeuvres. Il a „perdu son temps“ à fréquenter le monde, à l'ausculter et l'interroger, même à le décrire. Il a „retrouvé son temps“ et son calme en retrouvant, après un temps d'absence, ses héros vieilliss et près de quitter la scène du monde. Proust comprend alors, à sa manière, ce qu'est la vieillesse; il comprend aussi, pour autant qu'on peut comprendre, la signification de la mort (qu'il déteste sans la craindre (?), nous dit Pierre-Quint), de l'amour, des joies de l'esprit — simples reflets dans l'éternité des temps. Telle est la quintessence de sa philosophie, nouvelle sans être très originale. Proust eut grand peine à trouver un éditeur qui voulut se charger de son lourd bagage. Son manuscrit: „Du Côté de chez Swann“ (peut-être son chef-d'oeuvre) fit longtemps la navette entre plusieurs maisons d'édition parisiennes, avant que Grasset ne consentit à l'imprimer — à compte d'auteur, c'est-à-dire aux frais de Proust. La critique fut sévère, les rares lecteurs se montrèrent surpris et étonnés plus que conquis. On trouvait l'oeuvre trop longue et diffuse, les phrases trop en lacets, l'action monotone et lente, la psychologie des personnages exagérément poussée en profondeur et sans grand intérêt. Seul Paul Souday, dans le „Temps“, le signale comme une révélation. L'opinion de Souday, clairvoyante et prophétique, prévalut facilement; et c'est de cette présentation au grand public que date le début du succès de

Proust. Succès foudroyant et brillant, comme celui de ses débuts dans les salons du Faubourg, fait de snobisme, d'admiration vraie, d'étonnement, d'envie, de curiosité, de parfaite jouissance esthétique. Un grand écrivain, un grand psychologue était né, nouveau de forme, de pensée et d'expression, qui répondait exactement à une générale attente inexprimée de désir de nouveauté dans la forme, dans la pensée et l'expression. La jeunesse qui réfléchit et qui lit a besoin, de quart de siècle en quart de siècle, d'un de ces messies inspirés qui, secouant les soi-disant vieilles formules de l'éternellement même pensée universelle, comme on secoue la poussière d'une guenille, expose sous une forme qu'on croit inédite, avec des mots qui semblent nouveaux, les éternels problèmes de l'amour, de l'espérance, de la grâce, de la fatalité, de la vie, de la mort. De l'époque de ses débuts date la présentation de Proust à André Gide; c'est également alors que Marcel se lie de tendre amitié avec Maurice Rostand (dit Mauricette), l'un de ses premiers fidèles, qu'il lait la connaissance de Léon Daudet, à l'admiration duquel il doit, en 1919, de recevoir le Prix Goncourt. Le choix de l'Académie des Dix ne fut pas unanimement approuvé. On reprochait entre autres à l'embusqué Proust d'avoir comme qui dirait ignoré la Grande Guerre. Pauvre vieux garçon, névropathe au troisième degré, qu'un effluve de parfum, un souffle d'air vif asphyxiaient et faisaient se pâmer de douleur! Je crois que les morts de Verdun, se dressant dans un dernier spasme d'agonie, pouvaient en faire encore davantage que lui, face à l'ennemi héréditaire. On ne peut demander l'impossible à un Fortunio de salon, de tenir un fusil, lui qui ne sait autre chose que baiser la main des dames et s'éventer d'une dentelle. Mais passons. Ce fut ensuite, pour notre écrivain à la mode, la célébrité, la Légion d'Honneur, la gloire, la joie de s'être imposé, d'avoir triomphé, d'être enfin compris — sinon du moins de le paraître. Beaucoup d'amis nouveaux, dont nombre de jeunes, vinrent à lui, attirés comme des phalènes par une lumière dans la nuit. Cette ferveur de la génération montante l'émouvait particulièrement; il était stupéfait de tant d'honneurs. L'Angleterre, l'Allemagne, la Suède le sacraient grand écrivain. Les journaux de Hollande, d'Espagne, d'Italie le discutaient, et par-là sanctionnaient sa célébrité. A cette époque, un jeune Suisse fut quelques temps son secrétaire.

(à suivre)